

**Edouard Bouyssou  
Gilbert Levet**

---

*Questions sur l'identification*

---

*Edouard Bouyssou*

◀◀ L'identification, c'est un bon titre, mais pas un sujet commode. »

Ainsi commence le séminaire de J. Lacan, daté de 1961-62, intitulé «L'identification», même s'il nous confie quelques pages plus loin l'un de ses proches lui aurait glissé à l'oreille : «Voilà donc cette année ce que tu prends, l'identification ! « ajoutant avec une moue : «L'explication à tout faire ! ».

Lorsque nous nous sommes réunis, en début d'année, pour essayer de choisir le thème qui pourrait servir de point de départ à nos réflexions, nos questionnements, nous nous sommes assez rapidement mis d'accord pour partir, sur une idée de Roland Chemama, de l'ouvrage freudien que vous connaissez maintenant à peu près tous, paru en 1921 et intitulé : "Psychologie des foules et analyse du Moi».

J'ai donc relu les treize petits chapitres qui constituent l'ouvrage et décidé de m'en tenir au septième d'entre eux, intitulé lui aussi : «L'identification».

Comme j'en informais le groupe, celui qui devait devenir notre président eut comme un sursaut : «oh là là ! dit-il c'est difficile ! ».

Réaliste, le sursaut, si l'on veut bien se rappeler que Freud avait renoncé explicitement à «élaborer métapsychologiquement» ce concept, tout en lui conservant une fonction fondamentale dans l'édification du Moi.

Et bien, en quoi ce concept est-il si difficile, si complexe, voire impossible à élucider ? Telle pourrait être, si vous voulez, la première de nos questions de ce soir, ce qui nous permettrait de nous remettre en mémoire, en les survolant, les principaux éléments.

Avant de s'engager dans l'abord de certains problèmes liés à la métapsychologie, freudienne ou lacanienne, qui nous interrogent et nous orientent sur la voie d'une position, qui souvent n'est rien d'autre que le résultat d'une identification à un maître plutôt qu'à un autre, je voudrais, en préambule, insister sur les conséquences de la polysémie du terme et de l'extensivité donnée à ce concept.

Voyez-vous, si vous vous raclez la gorge en écoutant un exposé au moment même où le conférencier a passagèrement une petite extinction de voix on dira qu'il s'agit d'une identification.

Mais lorsqu'une personne perd un être cher et que son comportement varie de suite après, d'une manière qui n'est pas sans rappeler celui du disparu, par exemple en devenant comme lui végétarien, on parlera également d'identification, alors que dans ces deux cas, et nous pourrions en citer bien d'autres, les processus psychologiques qui entrent en jeu, les fantasmes conscients et inconscients qui les soutiennent, sont totalement différents.

Et cette polysémie du mot ne me semble pas être étrangère au fait qu'il dérive à la fois des formes active, passive et pronominales du verbe «Identifier».

Identifier quelqu'un, déjà, veut tout aussi bien dire, remarquez-le, le distinguer, le repérer comme unique dans sa spécificité, avec ses empreintes digitales ou génétiques, que l'assimiler aux autres éléments d'un groupe avec lesquels il partage des traits communs.

Si vous vous promenez dans les Cévennes et que vous soyez chasseur, vous risquez de repérer au passage des traces que vous identifieriez comme étant celles d'un sanglier. Il est bien évident que, dans ce cas, ce n'est pas l'animal lui-même qui est reconnu mais l'espèce à laquelle il appartient.

La forme passive du verbe «identifier» soulève tout autant de problèmes.

C'est qu'on peut être identifié «à» ou être identifié «COMME».

On retrouve les mêmes difficultés, liées aussi aux différences de conceptualisation.

L'identification, en effet, fait partie de ces mots de la langue française dont la signification dépend beaucoup du corps théorique dans lequel ils ont été insérés.

Aux abords d'un stade, par exemple, on peut être identifié à un supporter d'une grande équipe de football fonction de son comportement.

A tort ou à raison.

On peut être aussi identifié comme une personne généreuse, sur nos apparences ou les propos que nous tenons. Et Lacan a bien raison de souligner le caractère illusoire, purement imaginaire, de ce type d'identification, fondé sur l'aspect ou les dires de cette personne là, qui ne repose que sur des détails et a toutes les chances d'être faussé par son inconscient, tout autant que par le nôtre.

Mais être identifié COMME, cela renvoie aussi aux différentes manières dont nous pouvons être ou avoir été identifiés.

Dans son livre «La violence de l'interprétation», Pierra Aulagnier évoque ce qu'elle appelle «Le projet identificatoire du Je» et les conflits qui risquent d'être engendrés par l'absence de concordance entre les injonctions des parents à l'égard de l'enfant, le plus souvent la mère mais aussi le père, à être ceci plutôt que cela, pour correspondre à l'image de ce qu'ils ont été, ou de ce qu'ils auraient aimé être, ce qui aboutit à la formation d'état-limites chez lesquels les blessures narcissiques, issues des déceptions, rejets, désinvestissements, voire de la non-reconnaissance de l'autre en tant que sujet, pousseront fatalement ces enfants vers des types d'identification non assimilatrices, c'est-à-dire non maturatrices.

Pour en revenir à Lacan, c'est surtout, me semble-t-il, à cette identification par l'Autre, et à ses avatars, résultat de la forme passive du

verbe «identifier», qu'il s'est plus particulièrement intéressé. C'est que, pour être cohérent avec sa théorie, si l'inconscient est le désir de l'Autre, il n'est pas étonnant que le sujet risque d'être pris dans les oripeaux de vœux, qui l'ignorent en tant que lui-même, des vœux qui surgiraient comme les rejets d'un passé qui lui est étranger, mais qui déterminent son présent et obèrent son avenir.

Et dans cette optique là, l'identification ne paraît-elle pas en quelque sorte comme subie ? Telle est l'une des premières grandes questions que je poserai aux théoriciens de ce soir.

Il ne peut en être de même lorsque sont envisagées les identifications dérivées de la troisième forme grammaticale du verbe «identifier», la forme pronominale. Celle-ci nous ramène à une notion plus purement freudienne, qui redonne au sujet une certaine autonomie dans ses rapports aux autres, même si elle reste limitée par l'inconscient dans les processus qui la déterminent.

Le petit Robert définit cette forme d'identification comme le processus qui aboutit à «se faire ou devenir identique, se confondre, en pensée ou en fait», ce qui présuppose l'existence de l'altérité.

On raconte qu'au début du siècle sévissait un psychanalyste du nom de Théodore Reik qui portait une barbe, une paire de lunettes et fumait des cigares qui lui firent rapidement donner le surnom de «Simili-Freud».

Et je me rappelle du temps, il y a à peine vingt cinq ou trente ans, où, étant en formation, je rencontrais au Quartier Latin des confrères qui arboraient un magnifique nœud papillon et s'exprimaient d'une voix nasillarde avec quelques préciosités de langage...

On pourrait ne voir là que simple imitation si Freud ne nous avait précisé dans «L'interprétation des rêves» qu'il s'agissait d'une véritable appropriation, qui a trait à quelque chose de commun qui demeure dans l'inconscient.

Toutefois, cette «mimésis», résultat d'un transfert latéral et excessif, ne correspond qu'à une forme d'identifications volatiles qui ne résiste pas très longtemps à la résurgence d'investissements d'objets plus anciens.

Mais alors, une autre question se pose. Comment se fait-il que certaines identifications soient réversibles et pas d'autres ? Que certaines puissent être transitoires, éphémères, fugaces, labiles, volatiles, comme chez l'hystérique, alors que d'autres seraient irréversibles et constitutives du Moi, du caractère et de la personnalité, par sédimentation, nous dit Freud, des investissements d'objets abandonnés, représentant ainsi dans sa complexité toute l'histoire de ces choix d'objets ?

C'est que la pensée freudienne a évolué naturellement dans sa démarche.

Entre l'identification hystérique des premiers textes et même de la *Taumdeutung*, où elle apparaissait comme fugitive, instantanée et le temps de la seconde topique où elle se présente comme fondatrice, constituante, les choses se sont mises à plat.

Ce qui nous désempare un peu, c'est, comme je le disais, que ce soit le même concept qui couvre un champ si disparate.

J'en viens maintenant à aborder une question fondamentale, je devrais dire LA question fondamentale, celle de l'identification au Père de la préhistoire personnelle.

Pour plus de clarté, et je m'en excuse auprès des spécialistes, je crois bon de rappeler quelques notions concernant les trois types d'identification envisagés par Freud en 1921 dans «Psychologie des foules et analyse du Moi».

Il distingue donc :

1°/ Une identification primordiale au Père, pris comme idéal, qui est «la forme la plus originelle du lien affectif à un objet».

2°/ Une identification se produisant par voie régressive, qui devient le substitut d'un lien objectif libidinal, en quelque sorte par introjection de l'objet dans le Moi ; celui-ci «copie une fois la personne non aimée, l'autre fois au contraire la personne aimée»,... L'identification est, les deux fois, partielle, extrêmement limitée et n'emprunte qu'un seul trait à la personne objet».

3°/ Une identification tout aussi partielle peut naître également chaque fois qu'est perçue «une certaine communauté» de sentiments chez des personnes à l'égard d'un tiers, sans qu'elles soient, elles-mêmes, l'objet de pulsions sexuelles.

Ceci étant, revenons-en à ce qui nous pose problème en ce moment, ce premier type d'identification, cette identification au Père, au Père de la préhistoire personnelle.

Parce que cela n'est pas clair, au niveau de la position de cette identification par rapport à l'investissement d'objet d'une part et au niveau de la nature exacte de ce Père dont on pourrait se demander s'il ne représente pas un mythe nécessaire plutôt qu'une réalité.

Dans un premier temps, suivons, si vous voulez, le texte freudien : «Simultanément à cette identification au père», est-il écrit, «peut-être même ANTERIEUREMENT», (c'est moi qui le souligne), «le garçon a commencé à effectuer un véritable investissement objectal de la mère, selon le type par étayage. Il présente alors deux liens psychologiquement différents, avec la mère un investissement objectal nettement sexuel, avec le père une identification exemplaire. Les deux coexistent un temps sans s'influencer... ».

Alors, premier point, cet investissement objectal de la mère, est-il simultané, antérieur à l'identification au père ou postérieur, comme c'est écrit dans la traduction de Strachey ?

Nous pouvons déjà éliminer cette dernière éventualité puisque ce qui doit faire référence c'est le texte original, le texte allemand, et donc James Strachey a commis une erreur de traduction.

Reste donc la question de l'antériorité de l'identification au père ou de l'investissement d'objet à la mère.

L'enjeu de cette préséance est important.

Là dessus, le point de vue de Michel Neyraud semblé intéressant. Pour lui, je le cite, «dire que le petit garçon commence d'abord par diriger ses désirs libidinaux vers sa mère en tant qu'objet, c'est désigner l'objet en tant que corrélatif de la pulsion, dans une problématique

de l'avoir. Et dire que, simultanément ou postérieurement, le petit garçon prend son père comme modèle, c'est désigner l'objet en tant que personne, en tant que personne totale et sur le mode de l'être. Alors, et alors seulement, la première phrase du chapitre sept de «Psychologie des foules et analyse du Moi» prend tout son sens : «L'identification est connue de la psychanalyse comme expression première d'un lien affectif à une autre personne».

« A une autre personne » signifie bien qu'il s'agit du premier attachement à un-autre-en-tant-que-personne, mais qu'un attachement plus précoce peut entrer en jeu dans le champ par définition partiel de la pulsion».

Le problème c'est que les notions de pulsion partielle et d'objet partiel ne sont pas, disons-le, d'un maniement suffisamment aisé pour rendre compte de la clinique que nous observons tous les jours dans notre travail.

Quoiqu'il en soit, il semble bien que dans la pensée de Freud l'identification soit liée au mode de l'être et à la personne du père comme entité subjective immédiate, et que le libre jeu des relations objectales ne puisse suffire à expliquer la survenue de l'identification, que cette dernière repose sur une fonction spécifique, originale et originelle.

Ce qui ne l'empêchera pas d'écrire deux ans plus tard dans «le Ca et le Moi» «qu'aux toutes premières origines, à la phase orale primitive de l'individu, investissement d'objet et identification ne peuvent guère être distingués l'un de l'autre».

Cette identification primaire, «la plus importante identification de l'histoire de l'individu», Freud nous la présente comme étant celle du Père de la préhistoire personnelle.

Qu'entend-il par cette curieuse expression ?

Ce père serait issu des traces phylogénétiques du Père de la horde originaire dont il a sans cesse rappelé le noyau de vérité historique, probablement pour que soit évitée toute assimilation aux archétypes Jungiens. Là dessus, les exégètes n'ont pas fini de s'interroger mais ce qui est sûr, c'est que les anthropologues, eux, nous certifient que ça ne tient pas debout, que ce père là n'a jamais existé, que c'est juste une

histoire, comme une métaphore des conflits infantiles, «just do a storey», une manière de parler, si vous voulez, mais, peut-être aussi, et surtout, un mythe nécessaire à la cohérence d'une théorie.

La nature éminemment narcissique de ce père là ne fait aucun doute à la lecture des pages de «Psychologie des foules et analyse du Moi» où il est décrit comme «libre. Ses actes intellectuels étaient, même dans leur isolement, forts et indépendants, sa volonté n'avait pas besoin d'être renforcée par celle des autres. En conséquence de quoi, nous supposons que son Moi avait peu de liens libidinaux, il n'aimait personne en dehors de lui et n'aimait les autres que dans la mesure où ils servaient ses besoins».

Rien de tel chez le père œdipien, objet de sublimation, bien différencié de la mère, l'autre de l'autre, auquel les fils seront redevables d'une dette symbolique.

Si cette identification primaire nous pose problème aujourd'hui, il semble bien qu'elle en ait posé à Freud lui-même dès le début, quand il écrit quelque part à Ferenczi, au sujet du père de la Horde : «J'ai à me mesurer à des fantaisies qui me dérangent ! ».

Et à ce propos, avez-vous lu, dans «L'inquiétante étrangeté», cette histoire que nous relate Freud d'une névrose diabolique du 17<sup>me</sup> siècle ?

Il est question d'un peintre, Christoph Haitzmann,, qui aperçoit un jour une figure paternelle, «non seulement diabolique mais difforme, avec deux paires de seins de femme. Et les seins, tantôt en un seul exemplaire, tantôt multipliés, ne manquent désormais dans aucune des apparitions suivantes. Seulement dans l'une d'entre elles, le diable présente, outre les seins, un grand pénis qui se termine en serpent».

Si j'évoque ici ce texte, c'est parce qu'il parut en 1923, c'est-à-dire la même année que «Le Ca et le Moi», cet ouvrage où nous venons de voir combien le Père de la horde est décrit comme un être essentiellement narcissique.

Or, que nous apprend la clinique, en matière de névroses narcissiques, si ce n'est la difficulté qu'éprouvent ces patients à accepter la différence, le besoin qu'ils ont d'appartenir à l'un ET à l'autre sexe à la fois, ou plutôt d'être neutres,

comme dirait André Green, l'impossibilité de se résoudre à être ce que J. Pierre Lebrun appelle un «pas-tout».

La deuxième raison, c'est que c'est dans ce même ouvrage de 1923, «Le Ca et le Moi», que nous retrouvons la fameuse note de bas de page, que l'on pourrait qualifier de note de repentir si l'on ne savait que dans les éditions ultérieures l'auteur n'a rien fait modifier, pas plus dans le texte qu'au niveau de la note elle-même : «Peut-être», est-il écrit, «serait-il plus prudent de dire : «identification aux parents», car avant la connaissance certaine de la différence des sexes, du manque du pénis, père et mère ne se voient pas accorder une valeur différente».

ALORS ? S'agit-il d'une identification primaire à un père ou à un parent ?

Nous avons là un cas qui illustre bien combien la riche pensée freudienne peut être aussi riche de ses contradictions.

C'est un peu comme s'il nous disait : «Et bien, voilà un appareil, débrouillez-vous avec, voilà des idées, des idées pour réfléchir... ».

Et des théoriciens comme Jacques Angelergues sont allés très loin, jusqu'à concevoir l'identification primaire comme, je le cite, «ce par quoi on décrirait la partie commune entre l'investissement narcissique et l'investissement objectal. Elle constituerait, pour lui, génétiquement, une matrice organisatrice des deux mouvements».

Alors, bien sûr, j'entends d'ici comme des soupirs, liés au vieux débat entre structure et histoire génétique, deux points de vue, deux abords différents qui m'ont toujours semblé, en vérité, plus complémentaires que réellement contradictoires.

Ce qui est sûr, c'est que cette note ne peut que rassurer, que confirmer dans leurs certitudes ceux d'entre nous qui accordons une plus grande importance que les autres à une certaine historicité.

Alors qu'on peut imaginer que cette identification primaire ait pu induire en partie la conception lacanienne, pour ce qui est du registre symbolique et de la métaphore du Nom-du-Père par exemple, et cela d'autant plus

que Freud ne semble jamais avoir pu concevoir, ou alors avec beaucoup de réserves, une identification primaire à la Mère, car cela aurait été pour lui une identification à un manque et l'on sait l'importance que Lacan a tirée de cela.

En résumé, disons que si cette identification primaire nous interroge encore aujourd'hui, c'est qu'elle n'est qu'indirectement observable, seulement déductible, un peu, si vous voulez, à l'instar de l'inconscient.

Les deux autres questions, quoique aussi essentielles, seront soulevées brièvement. Elles concernent un mécanisme, une opération psychologique, difficilement dissociables de l'identification, l'introjection, et une instance de la personnalité, qui est l'idéal du Moi.

A cet effet, il m'a semblé également nécessaire de rappeler aussi succinctement que concrètement, les deux types d'identification distingués par Lacan, à partir du stade du miroir et de la notion de signifiant.

Disons qu'il oppose une identification imaginaire, spéculaire narcissique, projection sur l'autre d'une toute puissance dont le retour en miroir n'est que le support d'un Moi Idéal leurrant, et une identification symbolique, constitutive de l'idéal du Moi, résultant d'une introjection de signifiant et liée au désir de l'Autre.

C'est Ferenczi qui introduisit ce concept d'introjection, en 1909, écrivant un peu plus tard : «j'estime que le mécanisme dynamique de tout amour objectal est une extension du Moi, une introjection».

Lacan, on vient de le rappeler, réservera, lui, cette opération au registre du symbolique, par opposition à la projection qui opère dans celui de l'imaginaire.

Alors une question se pose : si l'identification est narcissique, par excellence, comment se fait-il que l'introjection y intervienne ?

Il semble bien que dans les identifications secondaires, et même chez les précédentes, celles formées après le stade du miroir, seules les introjections des objets symboliques soient opérationnelles, je veux dire constructrices, maturatrices.

Si ce n'est que la fonction de l'objet qui est introjectée, nous restons dans le domaine du narcissisme, dans le domaine du besoin, sans atteindre celui du désir.

Ce n'est pas l'introjection de la fonction nourricière qui est maturative mais celle de l'imago positive du sein, et si je me réfère à la phase orale, c'est parce que c'est là que me semble prendre forme le moule opérationnel, qui se reproduira à l'identique aux phases suivantes avec des objets différents.

Les difficultés que nous rencontrons de plus en plus en clinique, avec la prolifération d'état-limites qui font des demandes, qui sont souvent moins des demandes d'analyse que de prises en charge analytique, difficultés pour transformer les identifications narcissiques en identifications objectales, me semblent être un argument de plus dans ce sens, montrant combien le simple besoin de la fonction de l'analyste ne saurait suffire à faire évoluer sérieusement les choses tant que ce dernier n'aura pas également été assimilé, outre sa fonction, à un être.

J'aurais voulu aussi, avant que de conclure, soulever des questions, aussi précises que succinctes, sur les fonctions du Moi, que sont le Moi Idéal, l'idéal du Moi et le Surmoi parce qu'elles ne paraissent pas toujours très claires, très différenciées à la lecture des auteurs et qu'elles interviennent de façon fondamentale dans la notion d'identification.

Le Moi Idéal, instance par définition du monde narcissique, est peut-être celle qui s'appréhenderait le plus facilement, au moins chez Freud, encore qu'il le remplace vite par l'idéal Moi et que, dans sa deuxième topique, la distinction entre ce dernier et le Surmoi ne soit pas toujours très évidente.

Quant à Lacan, avec son schéma optique, il réussirait presque, si j'osais dire, à nous brouiller la vue, avec la description d'un narcissisme non pas secondaire mais second, spécifique à l'humain, où l'autre, en tant qu'alter ego, se confondrait plus ou moins selon les moments de la vie avec l'idéal du Moi. Entendons-nous bien ! Il s'agit toujours d'une identification narcissique à l'autre et le sujet voit son être dans une réflexion par rapport à cet autre en tant qu'idéal.

Ne s'agit-il pas du processus d'idéalisation, dont on connaît bien la nature ambivalente, et dont se servent un certain nombre d'analysants pour se défendre, en début de cure, de leur angoisse du rapproché ? C'est ensuite, avec le cours des choses, qu'ils seront souvent amenés à faire progressivement le deuil de quelques fantasmes résiduels de grandeur.

Au fond, l'idéal du Moi, selon Lacan, tire-t-il son essence de la capacité que peut avoir la mère, disproportionnée par rapport à l'enfant, de lui dire : «Mais oui, c'est toi, Pierre, qui est là dans le miroir», lui permettant d'être UN et de prendre place dans le lieu des signifiants ou de la référence au Père, inévitablement présent dans le discours de l'Autre ?

«Les deux, mon général ! » aurait-on envie de répondre, dans le meilleur des cas !

Qu'est-ce que l'idéal du Moi, si ce n'est ce qui s'édifie à partir du désir du sujet, mais une fois de plus avec tout ce que cela comporte de leurrant, ne serait-ce que parce que le registre symbolique repose sur l'imaginaire, si ce n'est une instance pacifiante mais commandant (et ici la référence à l'autorité paternelle est assez claire), en les régulant, toutes les relations imaginaires avec autrui.

Il n'empêche que cela ne nous indique pas clairement pourquoi ni comment l'idéal de l'un est spécifique à chacun et différent de l'idéal l'autre !

Freud ne nous avance pas plus en écrivant que «chaque individu est lié par identification de plusieurs côtés et qu'il a construit son Idéal du Moi d'après les modèles les plus divers ! ».

On ne peut aborder le problème de l'identification sans évoquer en corollaire celui des contre-identifications, Songez aux enfants d'alcooliques qui ne boivent jamais un verre de vin et chez lesquels l'influence du Surmoi ne saurait tout expliquer.

Mais plus importante encore que la capacité de s'identifier, de toutes les façons qui soient, et nous en avons évoqué un certain nombre, ne pensez-vous pas que prévaut celle de se désidentifier, tant sur le plan primaire, pour éviter d'être aspiré dans une oralité primordiale, que secondaire où il nous est alors implicitement

demandé de ne pas «faire comme», de ne pas nous mettre à la place du parent du même sexe que le nôtre ?

Et j'en arrive à ma conclusion. Je le ferai, si vous me le permettez, en évoquant un héros de la littérature allemande et de l'art lyrique. Il s'agit de Werther.

Pourquoi Werther ? me direz-vous !

D'abord, parce que vous devez savoir que Freud avait dans son bureau, devant lui, ses statuettes antiques, derrière les livres de ses auteurs favoris, Sophocle, Shakespeare et Goethe en particulier.

Entre parenthèses, on raconte qu'il n'aimait pas la musique. C'est faux puisque nous savons qu'il fredonnait très souvent l'«air du champaigne», de Don Giovanni !

En 1897, dans le Manuscrit L et dans ses lettres à Fliess, il n'en est qu'au début de sa démarche et définit encore le terme d'identification d'une façon très générale comme un processus qui consiste à «devenir comme... » et c'est alors qu'il évoque le Werther de Goethe. Il pressent que l'auteur a projeté la passion qu'il vit à l'époque pour Lötte Kästner, avec l'intention qu'il a de se suicider, sur Werther à qui il prête, «par identification», un trait de sa propre histoire. Et il est intéressant de voir que Freud réalise qu'en faisant œuvre poétique, l'écrivain va transformer une mise en actes, dont il ferait les frais, en une mise en scène qui pourra ainsi supporter le jeu de ses fantasmes.

L'objet originel étant inaccessible du fait de la prohibition de l'inceste et donc radicalement perdu, nous en gardons toujours plus ou moins la nostalgie. Aussi, n'y a-t-il rien d'étonnant que celui qui viendra prendre sa place ait quelque chose de contingent, d'interchangeable, au grand dam des romantiques, nous dirons de substituable, surtout si l'on tient compte de la déformation engendrée par nos fantasmes dans la perception !

Et pourtant ! Et pourtant, un jeune homme nommé Werther est mort d'amour pour avoir rencontré un jour une jeune fille qui donnait à manger un repas frugal à ses frères et sœurs. «Jeus soudain devant les yeux, dit-il, le plus charmant spectacle que j'aie vu de ma vie. Dans l'antichambre, six enfants de onze à deux ans

s'agitaient autour d'une jeune fille bien faite... A chacun, elle donnait avec toute sa gentillesse un morceau proportionné à son appétit et à son âge et chacun lui criait tout naturellement «Merci ! », en levant ses petites mains bien haut, avant même que sa tranche eût été coupée».

Que s'est-il passé ce jour là ? N'y aurait-il pas eu, chez ce jeune homme romantique et passionné, une Rencontre qui correspondait à l'image de son désir ?

Ne serait-il pas tombé sur ce que Lacan appelle quelque part tout simplement «la chose» ?

L'histoire nous précise que Werther n'éprouvait rien d'autre à l'égard du fiancé de Lötte, auquel il emprunta ses pistolets, qu'une aimable considération.

Peut-être n'ai-je pas assez insisté sur l'importance que pouvait avoir la qualité des intériorisations et des assises narcissiques.

Car lorsqu'elles ne sont pas bonnes, lorsque ce filtre narcissique ne lâche pas un peu du lest, il peut alors arriver que les motions pulsionnelles se mettent à flamber.

Le héros de Goethe devait appartenir à ceux qui, parfois, aimeraient autant, au souffle du printemps, ne pas... se réveiller.

Je vous remercie de votre attention. Nous allons maintenant essayer de répondre à certaines des questions qui vous interrogent plus particulièrement.

*Gilbert Levet*

**J'**ai relativement peu de temps ce soir donc je vais tenter de dire ce que sont certaines identifications dans la théorie et je vous proposerai un peu de clinique pour illustrer les différents types d'identifications.

Vous avez saisi, je pense que :

1 les identifications sont des processus inconscients

2 la différence fondamentale entre S. Freud et J. Lacan c'est que, chez S. Freud, dans l'identification, le moi se transforme en un aspect de l'objet alors que chez J. Lacan, l'objet auquel le moi s'identifie crée le moi, c'est donc un processus de causation du sujet de l'inconscient

3 L'inconscient n'est pas forcément compliqué, il est complexe. Chaque élément peut éventuellement être compris, le problème c'est qu'il y a une infinité d'éléments qui s'enchevêtrent et c'est cela la complexité. C'est aussi, cet infini de la clinique, cet infini du sujet, et d'autant plus qu'il est barré, qui fonde L'Éthique de la psychanalyse. Donc, quand je vais parler, par exemple d'identification symbolique, il y aura toujours aussi de l'imaginaire et du réel, par le jeu du nœud borroméen. Sauf à parler de psychose bien sûr.

Prenons la 1ère forme d'identification, celle qui est considérée comme majeure par J. Lacan, l'identification au trait unaire :

#### **IDENTIFICATION SYMBOLIQUE DU SUJET A UN SIGNIFIANT**

\* le signifiant est une entité formelle (parole, geste, rêve, souffrance, silence, ..)

\* le signifiant n'existe jamais seul, il est articulé logiquement à d'autres signifiants dans une chaîne.

\* le sujet de l'inconscient est le nom d'une relation abstraite entre un signifiant et un ensemble de signifiants.

\* sourcils : tel analyste raconte qu'une patiente, dans la cure, a choisi de faire une analyse avec lui à cause de la forme de ses sourcils. Au cours de l'analyse elle va découvrir qu'elle a souvent été attirée par des hommes ayant cette forme de sourcils. Mais si elle cherche plus avant elle va découvrir qu'elle s'est identifiée au trait unaire et que ce trait, c'est peut-être aussi quelque chose d'elle.

Tandis que S. Freud cherche le moi dans le trait commun aux objets aimés et perdus, J. Lacan cherche le sujet dans le trait commun aux signifiants, le trait unaire. Le sujet de l'inconscient est identifié au trait unaire. (Mais se sujet « s'oublie » dans le décompte, c'est l'Un-en-moins).

\* Tel enfant trisomique dans un IMP est particulièrement heureux et calme lorsqu'il regarde des cassettes vidéo de mangas japonais. Que regarde-t-il ? Qu'est ce qui le remplit de joie ? Les yeux bridés des héros. Yeux bridés comme ceux de ce petit trisomique, que l'on disait alors mongolien. Ce signifiant yeux-bridés est probablement associé à une autre instance signifiante qui est son idéal du moi. Les yeux bridés qu'il regarde sont ceux de personnages forts et aimés. Comme dans son désir il aimerait l'être. Il s'identifie aussi à un semblable désiré.

Cet exemple me semble intéressant parce qu'il fait probablement aussi intervenir quelque chose de l'identification imaginaire. On peut en effet supposer, qu'étant donné l'âge de cet enfant c'est plutôt le moi idéal, instance imaginaire, qui est intervenu plutôt ou autant que l'idéal du moi, instance symbolique.

\* Le signifiant trait-unaire peut aussi bien être le Signifiant des signifiants, c'est à dire le phallus. Lorsque la mère, pour combler son manque, met l'enfant en position de phallus, c'est à ce phallus qu'il s'identifie, un temps. Jusqu'à ce que l'interdiction arrive, par la métaphore paternelle.

Identification imaginaire disais-je :

#### **IDENTIFICATION IMAGINAIRE DU MOI A L'IMAGE DE L'AUTRE**

\* le moi imaginaire se forme à l'intérieur du « je » symbolique inauguré lors du stade du miroir.



Histoire d'Arthur : Arthur a 19 mois, je le reçois à l'association Mirabelle. Il fait nuit dehors. La porte d'entrée est vitrée, si bien qu'avec le noir de la nuit et la lumière de l'intérieur elle fait miroir. Arthur est à 2 mètres de la porte, la regarde puis fonce, les bras tendus en avant jusqu'à heurter la porte, se recule et recommence ainsi plusieurs fois, toujours en fixant la porte. En fait c'est son image qu'il regarde, qui le captive. Il se découvre. Il découvre son image et en est captivé. Je m'approche de lui, m'accroupis et lui dis « c'est Arthur », puis « tu es Arthur, etc. ». Vous constatez que dans ces deux phrases, avant de participer au sujet « tu », forme symbolique, j'ai d'abord été pris dans son image ; « c'est ». Vous voyez l'intrication de l'imaginaire et du symbolique.

\* le moi et le monde sont images, il y a donc continuité entre les 2 ; le moi se loge dans l'image extérieure, il s'aliène. Anne, anorexique de 31 kg me dit toujours qu'elle est siamoise de sa mère, mais elle voit aussi toujours des yeux méchants (Est-ce une bribe de la mère archaïque ? Je crois, par mon expérience en ce qui concerne l'anorexie, à l'importance d'un regard particulier échangé entre le nourrisson et la mère).

\* le moi ne reconnaît que les images où il se reconnaît, c'est à dire tout ce qui, de l'image, est connoté sexuellement : s'aimer soi-même comme on aime le sexe de l'image de l'autre. Ou bien je m'aime comme j'aime mon sexe.

### **IDENTIFICATION AU DESIR DE L'AUTRE : LE CAS TITANIC**

A la sortie de la salle de cinéma les jeunes filles sont en pleurs, 3 identifications jouent, différentes et complémentaires :

#### **\* Identification à l'objet désiré**

Identification par exemple à l'héroïne en tant qu'elle est désirée par l'autre, par Leonardo di Caprio. Désir d'elle, confié à elle lorsqu'il meurt et qu'il lui demande de vivre pour lui. Désir qu'elle conserve comme un trésor tout au long de sa vie et qu'elle est capable de dire dans sa vieillesse. Dans le cas Dora, c'est lorsque Dora s'identifie à Mme K. désirée par son père.

#### **\* Identification à l'objet désirant**

Prenons encore le cas de l'héroïne en tant qu'elle désire l'autre, Leonardo di Caprio. L'héroïne reste dans son désir même après que l'objet désiré soit perdu. Dans le cas Dora, c'est lorsqu'elle s'identifie au désir de son père pour Mme K et qu'elle désire donc elle-même Mme K.

#### **\* Identification à la jouissance des deux amants**

Avec ici un décalage du fait qu'il n'y a pas dans l'inconscient d'inscription d'un signifiant de la jouissance sexuelle, fusse, comme dans ce film, de faire l'amour dans une voiture à fond de cale du plus beau bateau du monde. Cette identification vient donc prendre ici la place d'un trou dans la chaîne signifiante.

Elisabeth Blanc lors d'une soirée de travail récente me disait : « je crois que l'anorexique connaît quelque chose du désir de la mère ». Peut-être, si l'on veut bien placer l'anorexique sur le versant hystérique. Je parlais d'Anne tout à l'heure, tout ce qui a trait à une mère archaïque est dit sur un mode dysphorique. Dolto dit que les mères d'anorexiques sont des éducatrices du bien faire et du bien manger. Mais je ne sens pas le désir là derrière. Cependant on peut penser que chez le bébé-futur anorexique quelque chose de l'insatisfaction, du manque est déjà présent et que sa jouissance ultérieure sera, dans une position hystérique totale, extrême, de jouer de ce manque. L'autre possibilité théorique est de faire intervenir l'objet a, peut-être encore en faisant intervenir le regard de la mère durant le nourrissage du nourrisson.

Ceci me permet d'arriver à la dernière identification dont je voulais parler ce soir :

### **IDENTIFICATION FANTASMATIQUE DU SUJET A L'OBJET EN TANT QU'EMOI**

La fonction du fantasme inconscient est ainsi de barrer l'accès à une jouissance absolue (et de satisfaire partiellement la pulsion... le reste c'est a). Dans le fantasme il y a deux choses : le sujet et l'objet a.

En fait la question que je me pose à propos d'Anne c'est : Identification dans le fantasme du sujet à l'objet a... de qui ?

La puissance du fantasme de la mère est marquante pour la vie psychique de tout être humain. La position des mères vis à vis de l'enfant et de l'objet a est parfois troublante : Ph. de Georges rappelait l'autre jour les dires de cette maman : « J'aime tellement mes enfants que je mange leur caca ». Dans une autre association où je travaille, Nathalie est une jeune femme enceinte, que je pense être prépsychotique. Lors de son accouchement, après 3 heures de travail, au moment où on l'emmène dans la salle d'accouchement, elle se débat et dit : « je veux aller chier ». Voilà l'objet a-enfant de certaines psychotiques : une merde dont la place est seulement dans les toilettes. Et vous savez bien que l'on retrouve des nouveau-nés dans des poubelles ou les toilettes. Pour ceux qui ont lu les mémoires d'un névropathe du président Schreber, au tout début de son délire il se dit « dépotoir du monde ».

Dans la psychose, le psychotique s'identifie à l'objet a du fantasme de la mère. Si cet objet a est l'étron, la merde, le psychotique s'identifie à cela. Les analystes qui reçoivent dans leur cabinet, des schizophrènes non hospitalisés savent que le plus souvent, après leur passage il faut aérer.

Il me semble que chez Anne il y a identification soit au fantasme de la mère, soit à l'objet a du fantasme de la mère. Le drame et donc la difficulté extraordinaire de la cure de l'anorexique c'est qu'il faut aller au plus profond de l'inconscient. Quel était l'objet a et donc le fantasme de la mère d'Anne, il y a 19 ans au moment de sa conception, de sa grossesse, à l'accouchement et des premiers mois de la vie ? Il est difficile de le dire. Il me semble, avec beaucoup de prudence que pour frôler l'objet a, il faut aller chercher dans les dires d'Anne, du côté du regard méchant, des yeux méchants. Regard, par le biais de l'identification dans l'image, qui fera voir « grosse » même un quasi-squelette, elle pèse 31 kg pour 1m70.

Ou bien, en jouant sur le mot grosse, qui s'emploie en français pour désigner soit une femme ayant une surcharge pondérale soit une femme enceinte, en se souvenant de l'horreur

de la sexualité génitale des anorexiques et d'Anne en particulier, et de ces yeux méchants, un objet a, transmis par le regard et la langue qui dirait l'horreur de ce qu'est la grossesse, de ce qu'est avoir un enfant dans le ventre, autrement dit, un sein déformé, souffrant, haineux peut-être.

Il ne faut pas oublier que le poinçon du fantasme sert à marquer le lien entre les deux instances, mais aussi le fait qu'il protège le Sujet de l'envahissement par l'objet a. Pourtant celui-ci est déterminant dans la structure du fantasme et donc, suivant un texte de 96 de Jacques Alain Miller, c'est la lucarne par laquelle nous voyons le monde. Imaginez un instant qu'à la vision de Jurassic Parc sur un écran de cinéma, le tyrannosaurus rex sorte de l'écran, bien réel et s'approche pour vous dévorer. L'objet a c'est ce qui empêche le T.Rex de sortir de l'écran.

Je vous remercie.